

Jean-Louis Schefer, profession : écrivain

Article paru dans l'édition du 11.02.00

Qu'il s'agisse de peinture, de cinéma ou de littérature, c'est avant tout la trace laissée par le temps sur les choses que Jean-Louis Schefer nous donne à voir portrait « Je suis l'opérateur d'un certain nombre d'objets dispersés, un donneur d'écho, la conscience d'un moment qui passe »

Jean-Louis Schefer et Paul Otchakovsky-Laurens devraient figurer, un jour, dans le Guinness des records : le premier, pour avoir écrit onze livres en dix-huit mois, et le second pour les avoir publiés, l'un derrière l'autre, sans faiblir. S'agirait-il d'un nouveau « coup » éditorial ? Plutôt d'une histoire de confiance entre un auteur parvenu à maturité, qui sait ce qu'il veut, et un éditeur courageux, qui a choisi depuis longtemps de soutenir les auteurs qu'il aimait. Bref, une histoire qu'on aurait cru impossible, aujourd'hui, à Paris.

Schefer : ce nom vous dit quelque chose, mais quoi ? Rappelez-vous : c'était il y a trente ans, en 1969. Nourri de sémiologie et de structuralisme, un jeune historien d'art publiait cette année-là au Seuil, dans la collection « Tel quel », un ouvrage qui faisait quelque bruit, Scénographie d'un tableau. Elève de Barthes, passionné par Lévi-Strauss, travaillant, comme ses ainés Louis Marin et Hubert Damisch, dans la voie ouverte par Panofsky (dont les recherches sur l'histoire de la perspective étaient encore, chez nous, pratiquement inconnues), Jean-Louis Schefer apparaissait alors comme un « espoir » de la pensée française - l'un des plus prometteurs représentants de cette avant-garde intellectuelle qui s'apprétait à bouleverser le champ de l'histoire de l'art. Et bien d'autres choses au passage.

Le bilan, trente ans plus tard ? Les promesses ont été tenues, mais - ce qui est intriguant - elles l'ont été ailleurs que là où on s'y attendait. Certes, il suffit de voir le nombre total des livres publiés par Schefer, ainsi que la variété des « modes de représentation » qu'il a explorés (de la peinture à la littérature, de la photo au cinéma, de la psychanalyse à la philosophie), pour se rendre à l'évidence : on est là en présence d'une œuvre théorique majeure, qui bouleverse l'idée que nous nous faisons des « images » en général. Pourtant, il ne s'agit pas simplement, ni même principalement, d'une œuvre scientifique. Et moins encore d'un parcours universitaire classique.

Car l'université, Schefer n'y a fait qu'un bref passage, au début des années 70. Il l'a quittée dès 1978, pour tenter la grande aventure : vivre de sa plume. Surtout il a, parallèlement, abjuré l'illusion « scientiste », l'illusion d'une connaissance à la fois objective et rigoureuse de l'univers symbolique, qui constituait la base du credo structuraliste. Il a renoncé, sinon aux concepts, du moins aux « signifiants », aux « structures » et à tout cet attirail linguistique, pseudo-positiviste, qui enchantait la génération des années 60. Il a même décidé de renier, en bloc, tout (ou presque tout) ce qu'il avait écrit jusqu'en 1980. Comme si c'était seulement à ce moment-là que, les travaux d'élcolier terminés, les choses sérieuses avaient enfin commencé (pour plus de détail, voir le texte intitulé « Parcours », à la fin de Choses écrites).

Les choses sérieuses - c'est-à-dire, justement, l'écriture. Quand on demande aujourd'hui à Schefer comment il aimerait se définir lui-même, s'il se voit comme chercheur, essayiste, historien de l'art ou des idées, il écarte toutes ces hypothèses d'un geste poli, mais ferme. « Ma profession, dit-il, c'est écrivain. » Fort bien. Mais, puisqu'il n'écrit point de fiction, qu'il se veut « écrivain sans roman », qu'écrit-il donc ? Réponse : « J'ai décidé de parler des objets de la vie, de tout ce qui peut passer par la mémoire et par la main - bref, de tout ce qui est scriptible. Je suis l'opérateur d'un certain nombre d'objets dispersés, un donneur d'écho, la conscience d'un moment qui passe. Ecrire le temps, donner à voir la trace que le temps a laissée sur les choses : c'est cela qui m'intéresse. »

Vaste programme, diront les incrédules. Et même son éditeur, qui fait partie des convaincus, reconnaît que, pour mener à bien un tel projet, il faut un moral d'acier, joint à une pointe de dandysme. « Faire l'ascension de l'Everest dans un costume de tweed » : la formule, trouvée par Paul Otchakovsky-Laurens, constitue probablement la meilleure description du travail de Jean-Louis Schefer. Quant à ceux qui en douteraient, ils n'ont qu'à lire - en particulier les onze livres parus au cours des dix-huit derniers mois.

LE « CONTINENT » PEINTURE Impossible, bien sûr, d'en proposer ici onze comptes rendus successifs. Bornons-nous donc à découper, dans ces milliers de phrases, quelques grands continents. Pour faire vite : il y a d'abord un continent « peinture », qui regroupe Figures peintes (recueil d'une quarantaine de textes - dont trois, seulement, antérieurs à 1977 - consacrés à des artistes, vivants ou morts), Lumière du Corrège, Sommeil du Greco, Paolo Uccello : le déluge et, plus inattendu, Questions d'art paléolithique (qui

remet en question bien des idées reçues sur la fonction magique des peintures rupestres). Ensuite, un continent « cinéma » (Images mobiles, Cinématographies) , un continent « littérature » (Choses écrites) et enfin, un peu en marge, un continent « autobiographique », constitué d'une sorte de rêverie psychanalytique (Origine du crime) et de deux volumes de « journal » (Main courante 1 et 2). Mais, d'emblée, l'inadéquation d'un tel système de classement saute aux yeux. D'abord, parce que ce ne sont ni la peinture, ni la littérature, ni le cinéma en tant que tels qui intéressent Schefer, et moins encore leurs éventuelles relations « structurales ». La seule chose qui le préoccupe, ce sont certains « objets », rapports ou situations, qui peuvent se présenter sous un mode ou un autre, et qu'on retrouve par conséquent aussi bien dans un film que dans un tableau ou un roman (des indications précieuses, à cet égard, se trouvent dans « Questions de figuration », l'entretien avec Serge Daney et Jean-Pierre Oudart qui ouvre Images mobiles).

Ensuite, parce que le seul véritable point commun entre ces « objets », c'est le lien qu'ils ont tous avec le « sujet » Jean-Louis Schefer, le rôle qu'ils ont pu jouer dans sa vie antérieure, l'empreinte qu'ils ont laissée dans sa mémoire consciente ou inconsciente. Bref, tous les écrits de Schefer, même les plus théoriques en apparence, sont des écrits autobiographiques. « Je ne peux parler que de ce que j'aime », dit-il. Entendez : lorsque j'analyse un tableau (ou un film, etc.), je ne fais qu'analyser l'origine et la nature du pouvoir de séduction que ce tableau exerce sur moi, afin de mieux comprendre, si c'est possible, l'espèce de relation érotique qui a fini par s'établir, au fil des ans, entre nous deux. Laquelle, bien sûr, n'est pas fondamentalement différente des autres espèces de relations érotiques - celles, par exemple, que l'écrivain entretient avec la ou les femmes qu'il aime. Il faut lire, à ce sujet, l'amusante description d'une rencontre, au Metropolitan Museum, avec quelques tableaux du Greco et deux jeunes filles en short - et saisir, du même coup, pourquoi le Greco n'a, contrairement à ce que rabâche la tradition, strictement rien d'un peintre « mystique » (Sommeil du Greco, avant-propos).

Parce qu'ils ont été écrits en marge des chantiers explicitement « théoriques », parce qu'ils sont supposés refléter les états d'âme, au jour le jour, de l'écrivain au travail, les deux volumes de Main courante (journal de l'hiver 1998 et du printemps 1999) diraient-ils donc la vérité ultime de l'oeuvre de Jean-Louis Schefer ? Ce serait trop simple. D'abord, il ne faut pas oublier qu'un écrivain ment. Ecrire sert à (se) cacher, et ce journal intime, avec ses petites inventions autobiographiques, n'est pas plus fiable qu'un autre. Ensuite, il y est beaucoup question de théorie. On l'a compris : Schefer s'avance masqué. Il prend un malin plaisir à brouiller les frontières, à mélanger les genres, à tromper son lecteur. Ses onze derniers livres le démontrent amplement. On attend avec impatience les onze prochains.

CHRISTIAN DELACAMPAGNE